

triste sort, se vit accablé de la plus affreuse misère. Sa femme, ses enfans tombèrent dans le besoin; ils gémirent, ils demanderent du pain. Jacques, dont l'ame étoit, on me passera l'expression, un chef-d'œuvre de sentiment, pleura avec eux: il sentit l'horreur de leur situation, il oublioit en quelque sorte que lui-même avoit faim, pour se remplir des cris & de l'état horrible de sa famille. Il implora l'assistance de ses voisins, des riches de son quartier; il est inutile de dire que la plupart dédaignerent même de le regarder: *Qu'est-ce sur la terre qu'un artisan malheureux, qu'un homme du petit peuple?* Il demanda l'aumône avec des larmes: on ne l'écouta pas, & l'on ne vit point ses pleurs; ou, si quelqu'un, à qui il arrivoit par hasard d'avoir une légère émotion d'humanité, s'arrêtoit pour lui donner du secours, c'étoit un si foible soulagement, que sa femme & ses enfans ne faisoient que reculer leur fin de très-peu d'instans. Ce malheureux, au désespoir, court égaré dans les rues; il rencontre un de ses camarades, de la même profession & à peu-près aussi indigent que lui. Celui-ci est frappé de la douleur où il voit Jacques; il lui en demande le sujet.

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Je suis perdu, répond le pauvre homme, ma femme, mes enfans n'ont pas mangé depuis hier midi, & . . . je ne sçais où je vais. . . Ils vont mourir ! Mon ami, lui dit l'autre pénétré de sa situation, tiens, voilà deux sols, c'est tout ce que je possède. Si tu voulois gagner quelque argent, je t'enseignerois bien un moyen. . . Je ferai tout, repart Jacques avec vivacité, hors ce qui est contre l'honneur & la religion. Eh ! bien, poursuit son camarade : vas à tel endroit, chez telle personne ; elle apprend à saigner, & si tu peux te résoudre à te faire saigner, elle te donnera quelque argent.

Jacques vole au lieu & chez la personne indiqués ; on le saigne d'un bras, il est payé ; il est instruit que d'autres font la même chose & aux mêmes conditions ; il y court & se fait saigner encore de l'autre bras. Cet homme si respectable & si à plaindre, transporté de joie, achete du pain, retourne précipitamment chez lui, le partage entre sa femme & ses enfans ; ils le voyent changer de couleur : il s'assied, le sang coule de ses bras. -- Mon ami ! mon pere ! qu'avez-vous ? Vous vous êtes fait saigner ! -- Ma chère femme, mes chers enfans, leur dit-il avec un profond soupir, & en les te-

nant embrassés étroitement, c'étoit. . . .
 pour vous donner du pain. Alors, ces six
 honnêtes infortunés s'inondent de leurs
 larmes; ils se pressent réciproquement
 contre leurs cœurs. . . O hommes!.. Quel
 spectacle!

Voilà, Madame, l'action plus qu'hé-
 roïque que je vous prie de communiquer à
 votre société. Puisse ce trait si éclatant de
 sensibilité aller chercher l'humanité affou-
 pie au fond des cœurs! Puisse-t-il être une
 voix qui crie aux oreilles endurcies de
 ces riches dénaturés qui, tandis qu'ils *se*
gorgent, je ne balance pas à me servir de
 cette vieille expression, des mets les plus
 abondans & les plus superflus, laissent
 leurs semblables, des hommes, des fa-
 milles entières mourir de faim. Ah! Ma-
 dame, on ne présente point assez cette
 affreuse vérité: j'ai bien vu du monde,
 des cercles différens, des grands, des pe-
 tits, depuis le premier jusqu'au dernier
 des états; j'ai tout examiné, tout parcou-
 ru. Croiriez-vous qu'il ne m'est jamais
 arrivé d'entendre dire: j'ai tant de bien,
 j'en mettrai tant à secourir des infortunés.
 J'ai vu beaucoup de ces êtres que l'on ap-
 pelle *des gens comme il faut*, & auxquels
 on pourroit appliquer ce vers de Pope:

Cvj

Unfinish'd things , one Knows not what to call.

se ruiner pour des filles deshonorées ; beaucoup de financiers sans pudeur s'avilir par un luxe insultant ; beaucoup de beaux esprits sans génie , songer à étendre la sphère de leur petite réputation ; plus encore d'hommes soi - disant occupés à établir leur fortune & à l'augmenter. Il faut espérer qu'avant de mourir je connoîtrai des cœurs bienfaisans , des Jacques ; c'est le dernier des spectacles dont il me reste à jouir : je doute , quelque touchant qu'il soit , qu'il m'attendrisse autant qu'il m'étonnera.

LA CIGALE & LE HIBOU.

Du matin jusqu'au soir chantoit une cigale ,
 Bien que sa voix déplût , elle s'imaginait ,

Dans l'art du chant , n'avoir point son égale !

Sa musique importunoit

Un vieil hibou qui près de là dormoit

Dans le trou d'une mesure.

Le Hibou , comme on sçait , des autres animaux

Diffère par l'esprit , l'humeur , & la nature

Et la figure.

Pendant le jour il goûte un plein repos ;

La nuit il erre à l'aventure ,

Ou bien il foud sur les oiseaux

Qui lui servent de pâture.

Les grands sur les petits ont un droit assuré.

L'insecte babillard fut par lui conjuré

D'interrompre sa mélodie :

On ne lui dit pas qu'elle ennuie ;

Mais on le pensoit bien. Vraiment ; je me tairai !

Dit-elle , moi qui me pique

D'exceller dans la musique ,

De par les dieux non ferai.

Et la chanteuse à cet avis rebelle ;

Par son caquet d'étourdir de plus belle.

L'oiseau dormant sent naître son couroux ;

Mais pourtant il se modère.

Encor une fois , ma commere ,

Au nom de Dieu taisez vous.

M'obliger en ce point est-ce une grande affaire !

Je vous promets pour salaire

(N'est-ce rien) l'amitié de messieurs les Hibous :

La Cigale n'en tient compte ,

Et va toujours son train : le Hibou dit , eh quoi ?

Sera-t'il dit qu'à ma honte ,

62 MERCURE DE FRANCE.

Un si vil animal triomphe ainsi de moi ?

Prière, avis, ne feront rien sur toi,

Maudite langue ! oh ! nous verrons, ma bonne,

Si vous saurez nous mépriser toujours.

Pour l'attrapper, il lui tient ce discours :

Ecoutez, je vois, ma mignonne,

Qu'on a tort d'exiger de vous :

D'interrompre un tamage & si tendre & si doux

Qu'un rossignol en deviendrait jaloux.

Mais quoi ! chanter toujours ! vous devez être

lasse,

Votre gosier en doit être altéré,

J'ai du vin, j'ai des fruits peut-être à votre gré,

D'entrer céans me feriez vous la grace ?

L'appas friand d'une collation,

Joint au plaisir de s'entendre exaltée

Fait qu'elle saute à l'invitation.

Sitôt que le Hibou la voit à sa portée,

Il fonde sur elle, & chez les morts

Elle va recevoir le prix de ses accords.



L'OURS & SA FEMME. Fable.

UN Ours aimoit éperdûment sa femme ,
 Elle à son tour adoroit son mari :
 Or , un beau jour que cet époux chéri ,
 En belle humeur jouoit avec sa Dame ,
 (Quand un Ours aime , un Ours est tout de feu)
 Par cent façons pleines de gentillesse ,
 Il s'efforçoit de prouver sa tendresse ;
 Et pate & griffe , alors d'entrer en jeu.
 Que de plaisirs ! l'issue en fut tragique ;
 Car le bon Ours , dans le tems qu'il se pique
 D'être galant lui creve les deux yeux.
 Lors s'écria , qu'ai-je fait malheureux !
 Ai-je donc pû détruire tant de charmes !
 Maudits ergots , instrumens de mes larmes ;
 Plus ne serez la cause de mes maux ,
 Mes dents vont faire office de ciseaux.
 Que faites vous , dit l'épouse affligée ?
 Ce soin plutôt vous eût été permis ;
 Mais je ne puis en être soulagée
 Réservez les contre nos ennemis ;

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure de Juin 1770, est le *Cor d'un pied* ; celle de la seconde est l'*Ecritoire* ; celle de la troisième est la *Mode*. Le mot du premier logogryphe est *Parc*, dans lequel on trouve *arc* ; celui du second est *Chenet*, dans lequel on lit *chêne* ; celui du troisième est *Sceptre*, où l'on rencontre *spectre* ; celui du quatrième est le *Baiser*, dans lequel sont renfermés *bas*, *ai*, *sire*, *aise*, *ire*, *bise*, & *ris*.

É N I G M E

QUAND c'est aux doctes mains que je dois ma
noirceur,

Alors on me recherche, on m'estime, on m'ad-
mire ;

Mais quand les ignorans m'ont ravi ma blan-
cheur,

C'est alors que j'apprête à rire.

Par M. D. D. D. à Dijon.

Air Anglois.

Tems de Menuet.

Juillet.
1770.

Quoi jeune et douce Berge...
re Rien ne peut vous at:ten:drir
Ah! soi:ez donc moins sé:ve... re
Cédez lais:sez vous fléchir. Vous fui:
:ez un Cœur Sin:cère, A pres
l'a voir su char mer; l'a:mour
Qui vous fit pour plai...re Vous se
aus:si: pour ai::mer.

D'azemar, Lieu^t au Reg.^t de Touraine.

A U T R E.

A tous ceux qui me font la cour
 Je promets mes faveurs, à peu je les dispense ;
 Malgré cela j'ai mis au jour
 Un tas d'enfans qui leur doit la naissance.
 Quoiqu'ils soient tous d'une belle espérance ;
 S'il en est quelques bons, hélas, c'est par hasard !
 En vauriens tout-à-coup le reste dégénère ;
 Les bons, de ma substance, ont pris chacun leur
 part,
 Et ce sont les vauriens qui nourrissent leur mere.

Par M. Leleu d'Aubilly, de Reims.

A U T R E.

O n me nombre, lecteur, on me lit, on me
 pese.
 Deux de ces attributs me rendent féminin ;
 Un troisième me fait du genre masculin.
 Ami, j'en ai trop dit : tu me tiens fort à l'aïse.

*Par F. . . . Commis au greffe de
 l'hôtel-de-ville de Paris.*

A U T R E.

A Mademoiselle REINE L* F***.

AIMABLE Reine, avec le même nom,
 Je peux vous procurer deux choses différentes
 L'une, utile en toute saison,
 Offre, en vous y voyant, mille beautés charman-
 tes;
 L'autre, qui naît l'hiver & qui périt l'été,
 Quoiqu'avec quelque ressemblance,
 N'a pas la même consistence;
 On aime, quelquefois, sa froide utilité;
 Mais, dans tous les tems, la beauté
 A pour sa sœur bien plus de complaisance.

*Par M. Leclerc de la Motte, capit. au
 rég. d'Orléans inf., abonné au Merc.*

A U T R E.

JE suis un petit meuble utile,
 A la cour ainsi qu'à la ville,
 Et du beau sexe l'ornement;

A la faveur d'un joli moule
 Qui me distingue de la foule,
 Des yeux fins je fais l'agrément.
 Dès long-tems, jaloux de paroître,
 Pour plaire à l'amant fortuné,
 Chez certains peuples je suis né,
 Et chez d'autres eneor à naître;
 Ce sont les arts qui m'ont orné.
 Le fat autrement que le sage
 Me fait valoir selon l'usage;
 Mais pour relever les appas,
 Je sers la belle en favorite,
 Quand les brillans ne manquent pas;
 Beaux petits pieds, beaux petits pas
 Seront toujours d'un grand mérite.

De Manheim.

L O G O G R Y P H E.

AM I lecteur, pour me connoître,
 Tu peux décomposer mon tout;
 Car, je me plais, selon ton goût,
 A diversifier mon être.

68 MERCURE DE FRANCE.

Si je voulois tromper tes yeux ,
Je te dirois avec malice
Qu'un seul pied me porte en tous lieux ;
Mais évitons trop d'artifice.
Pour te le déclarer tout net ,
En logogryphe j'en ai sept ,
Et quant aux mots que je renferme ,
On pourroit la plume , à la main ,
T'en indiquer jusqu'à demain ;
Mais choisissons , & tiens-toi ferme :
Le nom du Monarque des lis ,
Parmi ceux dont je m'embellis ,
Répand sur moi plus de lumière ,
Et par des tours ingénieux ,
Je te découvre une rivière
Qui traverse la France entière ;
Un instrument harmonieux ;
Un oiseau de forme grossière ;
Ce dont s'occupe le sçavant ;
Deux mots qui désignent le maître ,
Qu'en souverain l'on voit paroître ,
Et qu'un François redit souvent ;
Ce qu'observe un fou comme un sage ;
Ce que l'on apprend par usage ;

Un insecte assez curieux,
 De son tombeau victorieux,
 Avec le trésor qu'il compose;
 Tout le contraire de la prose;
 La plus agréable des fleurs,
 Par son parfum, par ses couleurs;
 Aux beaux jours du printems éclore.
 Un poisson très-appétissant,
 Quand il sort de la poële à frire;
 Un mets vulgaire & nourrissant;
 Un plaisir que la joie inspire;
 Ce qui faisoit marcher le char
 Pour le triomphe de César;
 Ce par où passent les carosses,
 Que traînent quelquefois des rosses;
 Ce qui trompe &, notons ce point,
 Cent autres mots qu'on ne dit point.
 Déjà longue est ma kyrielle:
 Mais dieux! quel crime d'oublier
 Ce fruit d'une plante immortelle,
 Par qui la paix devient si belle
 Et qu'on ne peut trop publier!

Par le même.

A U T R E.

MON être est composé de quatre :
 À trois de plus se monte ma valeur :
 Il t'est facile, ami lecteur,
 De voir si tu dois en rabattre.
 En moi, le plus mince apprentif
 Découvrira deux traits du verbe substantif :
 La tige de ce fruit, dont un saint patriarche
 Nous fit présent, au sortir de son arche :
 Deux de ces mots qui se nomment pronoms ;
 La reine des conjonctions :
 Et, s'il est permis de tout dire,
 Certain vent qui n'a pas l'haleine de Zéphyre.

Par M. Cat...

A U T R E.

JADIS de la vertu j'étois la noble image,
 Et des héros guerriers l'honorable partage.
 Le sang seul m'achetoit ; mais aujourd'hui l'ar-
 gent

M'allie avec le vice & m'obtient aisément.

C'est assez sur ce point ; mais pour mieux me con-
noître

Combine bien mes pieds & divise mon être ;

En moi tu trouveras une monnoie , un poids ;

Une armute qu'avoient nos Chevaliers François ;

Ce qu'on fait quand on vient d'unir son existence ;

Un fameux patriarche , une ville de France ;

Un illustre guerrier , la terreur du Piémont ;

En Silésie un bourg ; le pere de Jason ;

Ce qui dans le monde est la chose la plus vaine ;

Qui d'un sens fait pourtant le plaisir ou la peine ;

Un solide connu de qui la section

A l'Hôpital a fait un immortel renom.

Si ce n'est pas assez , lecteur , pour me compren-
dre ,

Je reviens tout à toi pour mieux me faire enten-
dre.

Je plais , plus je suis vieux : les lis & le croissant

De mon domaine sont le plus bel ornement.

Par M. L. C. D. L. M. de Dax.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire de deux Amans François, écrite en vers & en Prose. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Fétil, libraire, rue des Cordeliers, près celle de Condé, au Parnasse Italien, in 8°. p. 156.

D'ELSORIN, orphelin sans biens, est épris des charmes d'Hénélie, fille unique fort riche. Mde Dorinte, mere d'Hénélie, est une assez bonne femme sur l'esprit de laquelle M. d'Aunal, oncle d'Elforin, vieux garçon, aussi libertin qu'opulent, a beaucoup d'empire. Ce d'Aunal, qui a des vues sur la fille de Mde Dorinte, traverse la passion des deux jeunes amans forcés de le ménager. D'Elforin souffre les plus cruels tourmens, semblable, dit l'auteur, à un *bleffé* qui, après avoir été long-tems sous les fers d'un esculape, se trouve tout-à-coup assailli de nouvelles douleurs.

*Il se meurt, il s'écrie, il rompt tout, il se pâme,
Et sur son pâle front coulent de pâles sueurs.*

Hénélie, touchée de l'état de son amant, se reproche ses rigueurs.

Vaux-

*Veux-je le voir mourir? Dieux! son visage est
pâle,*

Et si je ne me trompe, il est bien amaigri;

Vois ses yeux, vois son teint, l'éclat en est flétri;

S'il ne modère enfin l'ennui qui le dévore,

Il va s'exténuer, peut-être il va mourir.

Ah! mon cher d'Elforin, garde-toi de périr.

D'Elforin lui apprend un jour que son oncle a formé le projet de le faire enlever & vendre en Turquie. Hénélie s'abandonne au plus violent désespoir. Elle invoque, contre les ennemis de leur bonheur réciproque, & le ciel, & la terre & l'enfer. . .

*Quoi! tout vous abandonne? Ah! mon cher d'El-
forin,*

Si c'est là votre sort, j'en mourrai de chagrin;

Cet horrible accident m'arrachera la vie.

*Mais non, je vous suivrai dans ces affreux cli-
mats,*

*Où contre tous les Turcs veut combattre Hé-
nélie,*

Et plutôt de souffrir. . . je veux. . . que dis-je, hélas!

Non, mon cher d'Elforin, n'allez point en Turquie.

L. Vol,

D

D'Elforin ne *va point* en effet en *Turquie* ; mais, surpris par son oncle dans une malheureuse aventure, il fuit. Ici l'auteur est *bien aise d'instruire ses chers lecteurs, que c'est la belle Vénus qui lui a donné les mémoires sur lesquels il écrit cette histoire importante.* D'Elforin est soldat ; il se distingue par sa bravoure. La protection d'une veuve, jeune, belle, riche & fort dépravée, l'éleve au rang de capitaine, & ses faveurs lui procurent une consolation passagère. Il écrit à la vertueuse & constante Hénélie. . . . Il la retrouve dans une ville où de tristes événemens l'ont conduite, & dans le moment où son honneur & sa vie sont menacés par de féroces soldats. Enfin l'auteur, après avoir décrit des batailles en vers, fait périr d'Aunal comme il avoit vécu, charge d'Elforin, de biens & de distinctions, unit nos deux amans & leur fait *trouver l'art d'être heureux ensemble.*

Il ne faut pas troubler la douce satisfaction que l'auteur paroît avoir goûtée ne composant & en publiant cette *histoire.*

Les Soirées d'un honnête Homme, ou mémoires pour servir à l'histoire du cœur ; par l'auteur des caractères des Femmes.

De tous les sentimens qu'inspire la nature,
L'amour est le plus beau, quand la vertu l'épure.

L'Honnête Criminel, comédie.

A Londres ; & se trouve à Paris , quai
des Augustins , chez Desaint Junior , à
la bonne foi , près la rue Gît-le Cœur ;
Couturier fils , au coq , in-12. de 252
pag.

Ce volume comprend trois *Soirées*. La
premiere est remplie par un conte fort
intéressant , dans lequel un ami , amou-
reux de la maîtresse & ensuite de la femme
de son ami , remplit fidèlement , dans les
circonstances les plus critiques , les de-
voirs de la plus scrupuleuse probité & de
l'amitié la plus généreuse. Sa constance &
ses vertus sont à la fin récompensées ; il
épouse la veuve de son ami.

La seconde *Soirée* offre l'histoire d'une
femme du *bon ton* , qui se perd dans la
dissipation , se retire ensuite à la campa-
gne avec son mari , & passe enfin le tems
de son veuvage avec un philosophe. Le
ridicule des personnages mis sur la scène
n'est peut-être pas assez piquant ; & les
vers fréquens qui interrompent l'action

D ij

